



CLASSIQUES
GARNIER

GLAUDES (Pierre), « Avant-propos », in GLAUDES (Pierre) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Sur "Le Désespéré". Dossier 1*, p. 5-9

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13179-3.p.0011](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13179-3.p.0011)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2008. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

avant-propos

Je suis entré dans la vie littéraire à trente-huit ans, après une jeunesse effrayante et à la suite d'une catastrophe indicible qui m'avait précipité d'une existence exclusivement contemplative. J'y suis entré comme un élu disgracié entrerait dans un enfer de boue et de ténèbres, flagellé par le Chérubin d'une nécessité implacable, *Angelus Domini coarctans eum*. À la vue de mes hideux compagnons nouveaux, l'horreur m'est sortie par tous les pores. Comment se pourrait-il que mes tentatives littéraires eussent été autre chose que des sanglots ou des hurlements ?¹

C'est ainsi que Léon Bloy évoque, dans une lettre à Octave Mirbeau, l'époque de la genèse et de la publication de son premier roman, *Le Désespéré*. Ce texte majeur qui rendit l'écrivain célèbre en faisant scandale dans la République des Lettres est le produit d'une somme d'expériences capitales au terme desquelles est né le personnage de Marchenoir. Son inventeur, pendant qu'il concevait à partir de sa propre vie les tribulations de ce double fraternel, a effectué un ensemble de choix esthétiques et poétiques engageant durablement son œuvre entière. Il était donc naturel que la Série *Léon Bloy* se préoccupât un jour de consacrer un Dossier à ce roman qui reste curieusement peu étudié², alors que son édition critique est en cours d'achèvement³ et qu'il doit faire prochainement son entrée dans la collection « GF »⁴, consécration qui lui conférera peut-être, aux yeux de certains, le statut de « classique » de notre littérature.

La présente livraison constitue le premier volet de ce volumineux Dossier⁵. Elle réunit des études portant sur trois questions fondamentales, dont dépend largement l'interprétation du roman. La première de ces questions concerne la genèse de l'œuvre et son enracinement dans une période particulièrement tumultueuse de la vie de l'écrivain. Jusqu'à ce jour, en effet, on ne s'est pas

assez interrogé sur le travail que Bloy a pu effectuer sur son texte lors de sa gestation laborieuse, puis des péripéties de son édition⁶, mais aussi à l'occasion des rééditions de 1913 et 1914⁷. L'observation de ces modifications ferait certainement apparaître que *Le Désespéré*, largement inspiré par la vie littéraire des années 1880 et par les expériences vécues par Bloy dans la même période, est d'abord le roman d'une époque, que le Pèlerin de l'Absolu s'est efforcé, avec le temps, d'inscrire plus nettement dans l'intemporalité de son symbolisme universel. Roman à clés, où fourmillent les allusions cryptées, *Le Désespéré*, par-delà sa veine pamphlétaire, constitue une première tentative d'écriture de soi, alors que Bloy cherche encore sa voie et sa manière. C'est à cet aspect du roman que s'attache Joseph Royer dans son analyse des divers états de l'*incipit* — lequel, selon lui, campe d'emblée une image saisissante de l'écrivain parricide, figure réversible, énigmatique du réprouvé (Caïn) et de l'orphelin abandonné par son père (Joseph), qui porte déjà en elle toute l'ambivalence de l'œuvre.

La deuxième question abordée dans ce Dossier porte sur la contestation et le renouvellement de la forme romanesque. Mêlant genres et discours, procédant par montage de citations (*Le Pal* ou *Les Mémoires d'outre-tombe*), le premier roman de Bloy tient à la fois de l'essai historique ou critique, du pamphlet à l'emporte-pièce, de la méditation spirituelle, de l'incantation lyrique, de la confidence épistolaire, etc. . Non content de faire éclater les catégories génériques et de se constituer, au plan imaginaire, dans une perpétuelle tension contre les lois censées déterminer son statut — ce que montre Marie-Catherine Huet-Brichard —, ce roman en forme de *patchwork* est un véritable « monstre » littéraire. Pour Michèle Fontana, c'est une œuvre expérimentale, traversée par les puissantes énergies d'une révolte radicale, qui se situe à sa manière aux avant-gardes de la littérature « fin de siècle ». C'est ce que confirme Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, en mettant à son tour l'accent sur les libertés, les audaces et les défis de ce récit qui porte tous les symptômes d'une crise romanesque : déjouant les usages narratifs

jusqu'à l'improbable, il hypertrophie démesurément la figure énigmatique de Marchenoir, dont le désespoir est la synthèse problématique de postulations divergentes.

Chez Bloy en effet la poétique romanesque ne peut être séparée de ses incidences spirituelles, tant celles-ci sont essentielles. Ainsi, la troisième question traitée dans ce Dossier concerne à la fois les modèles littéraires qui ont inspiré *Le Désespéré* et ses emprunts aux formes de spiritualité antérieures. Ce roman qui se situe dans la postérité immédiate de *À rebours*, campe en Marchenoir une sorte de René « fin de siècle », en proie au mal de vivre, comme son cousin Des Esseintes. Tout en relevant la dette de l'écrivain à l'égard de la génération romantique — celle de Chateaubriand, Byron, Lamartine et Musset —, Richard Griffiths montre le caractère propre du désespoir bloyen, qui le distingue aussi du nihilisme moderne : le mal dont souffre Marchenoir résulte paradoxalement d'une espérance fervente, laquelle, faute de voir s'accomplir ce qu'elle attend avec impatience, paraît plus désespérée que le désespoir lui-même. Cet effrayant abîme spirituel dont Bloy explore les replis les plus secrets, empêche de lire son roman comme une œuvre ordinaire. Pour Bertrand Vibert, tout l'intérêt d'un tel désespoir est précisément qu'il invite à s'interroger sur les pouvoirs — ou si l'on préfère les limites — de la littérature : écrire pour Bloy ne saurait être une pure satisfaction narcissique ou un divertissement d'esthète, car la création littéraire est le lieu même où s'approfondit, sans doute pour en exorciser le tragique, la signification d'un vécu particulièrement douloureux.

Ainsi, le refus de la séparation des styles, l'alliance provocante du sublime et du grotesque, si caractéristique de l'œuvre, ne sauraient se réduire — comme j'ai essayé moi-même de le montrer — à une signification satirique ou psychologique : le symbolisme universel mis en œuvre par Bloy dans *Le Désespéré* confère à ce trait de son écriture une dimension théologique. À travers les amours impossibles de Marchenoir et de Véronique, le travestissement du sublime en grotesque se donne à lire comme une défiguration de l'espérance, cette vertu théologale :

un tel retournement esthétique est éclairé, au plan scripturaire, par le destin de Lucifer, l'ange de lumière métamorphosé en ange des ténèbres. C'est dire combien il importe de replacer sans trêve ce roman dans le contexte passionnel et spirituel dont il est issu, en ne perdant jamais de vue ce qu'il doit aux rêveries mystiques et eschatologiques partagées par Bloy, entre 1877 et 1882, avec Anne-Marie Roulé, Ernest Hello et l'abbé Tardif de Moidrey. Dans son analyse de la fin du roman, Lydie Parisse contribue précisément à attirer notre attention sur cette dimension de l'œuvre : en interprétant l'histoire de Marchenoir comme une expérience du *pur amour*, tel que le définit la tradition mystique, elle nous invite à une redécouverte des enjeux du récit. Dans cette perspective, le héros bloyen, en mourant seul et apparemment abandonné, fait en effet l'épreuve de la limite : il atteint ainsi au *pur amour*, lequel exige non seulement une parfaite soumission, mais aussi un surcroît de confiance en Dieu et un consentement total à sa propre perte.

Pour compléter ce Dossier sur *Le Désespéré*, cette livraison présente trois autres études en Varia. Alexis Galpérine, arrière-petit-fils de l'écrivain et violoniste virtuose, nous rappelle la ferveur musicale qui a toujours rivalisé avec l'amour de la littérature dans sa famille. Son étude nourrie de souvenirs personnels⁸ dévoile chez Bloy une familiarité insoupçonnée avec la musique, qui touche indistinctement au plus intime de la sensibilité, de l'expérience spirituelle et de la création littéraire⁸. Dans le prolongement de cette réflexion, l'étude de Marta Giné-Janer, nous révèle la part essentielle prise par l'écrivain dans la vie de son ami Ricardo Viñes, à partir des témoignages livrés par le Journal du célèbre pianiste catalan. Enfin, Philippe Van den Heede, grâce à un ensemble de documents inédits, ranime pour nous le souvenir de Léopold Levaux qui fut en Belgique l'un de meilleurs connaisseurs de Bloy dans l'entre-deux-guerres. On verra que cette ultime étude est encore une manière de revenir au roman : car *Le Désespéré*, aux yeux du critique belge, est le type du « réalisme intégral » qu'il appelle de ses vœux : un réalisme sans rapport, on s'en doute, avec la tradition du roman

balzacien ou zolien, et qui dévoile l'homme dans sa complétude, en jetant la sonde dans les profondeurs mystiques de sa quête de Dieu.

PIERRE GLAUDES

1. Lettre de Bloy en date du 13 juin 1897, citée par Joseph Bollery (BO, II, 7).
2. Parmi les ouvrages qui lui ont été consacrés, citons : Hubert COLLEYE, *L'Âme de Léon Bloy. La genèse du « Désespéré », Véronique, La Salette* (Paris, Desclée De Brouwer, 1930) ; Joseph BOLLERY, « *Le Désespéré* » de Léon Bloy, *histoire anecdotique, littéraire et bibliographique* (Paris, Edgar Malfère, 1937) ; Pierre GLAUDES, *L'Œuvre romanesque de Léon Bloy* (Toulouse, P.E.L.H., 2006), notamment la Deuxième Partie.
3. Édition établie par Joseph ROYER.
4. Édition procurée par mes soins, en cours de préparation.
5. Le second volet sera publié dans la prochaine livraison de la Série.
6. Voir les modifications intervenues lors de la publication de l'édition Soirat, après le retrait de l'édition Tresse et Stock.
7. Respectivement chez Crès, dans la collection « Les Maîtres du Livre » et au Mercure de France.
8. Voir *infra*, pp. 165–208.